

Un film qui honore la Bretagne



le mystère
du folgoët

Diocèse de
Quimper & Léon
Quimper, Brest, Morlaix, Lorient

Document numérisé en 2016

L'Association cinématographique et culturelle

BRITTIA FILMS

présente

le mystère du folgoët

Film inspiré des chroniques et récits de

Jehan de Langoueznou — Pascal Robin — J. Guillermin
Mgr Freppel — M. de Kerdanet — L. Kerbiriou
J. Guillermit — François Menex — E. Male
Yann Vari Perrot et J. Le Jollec s. j.

composé et animé par Herry Caouissin

joué par les paysans, artisans et religieux

de Plouénour-Trez — Goulven — Ploudaniel
Pleiber-Christ — Lannilis — Guipavas
Brest — Saint-Pol-de-Léon — Plougoum
Landerneau et Le Folgoët

avec

Jarl Priel dans le rôle de Salaün ar Fol

*Chœurs bretons et latins des Kanerien Bro Leon, de Landivisiau,
la Chorale de Ploudaniel et les Bénédictins de Kerbénéat-Landevennec*

Musique de Jef le Penven — Commentaire dit par Andrée Clément

Images de Perig Caouissin — Régisseur : Ronan Caerleon

Béatrice de Rohan-Chabot — Elisabeth Riou — Louis Kermorgant
ont présidé à la réalisation de ce film qui est avant tout

UN ACTE DE FOI

" Feiz ha Breiz "



(Photo J. Le Doaré.)

C'est une belle chose que de découvrir dans le lointain du pays de Léon la haute flèche du Folgoët, commandant une vaste étendue de ciel et de terre. Il y a, dans cette campagne nue comme une table d'offrande, de la grandeur et de la majesté.

Cependant, l'idée de placer cette merveille de granit en ce coin de terre n'est pas dans la tradition de nos ancêtres. Les vieux moines bâtissaient leurs monastères dans des paysages riants ou face à l'Océan... Le Folgoët déroge à la règle générale. Il a fallu des raisons exceptionnelles pour justifier l'emplacement de cette royale chapelle dans une rase campagne que couvrait, jadis, une immense forêt...



En l'an 1300, à cinq lieues de Brest, florissait, au bourg d'Elestrec, un orphelin nommé Salaün...

Sa joie est de visiter les calvaires, les chapelles, prier Notre-Dame et les Saints bretons.

Au seuil des chaumières, il reçoit de la Charité le lait et le miel... Et le soir venu, Salaün trouve un abri chez les plus pauvres qui comprennent sa détresse d'orphelin. Etendu sur une litière, il s'endort en souriant à cette Dame éternellement jeune et belle : la Vierge Marie.

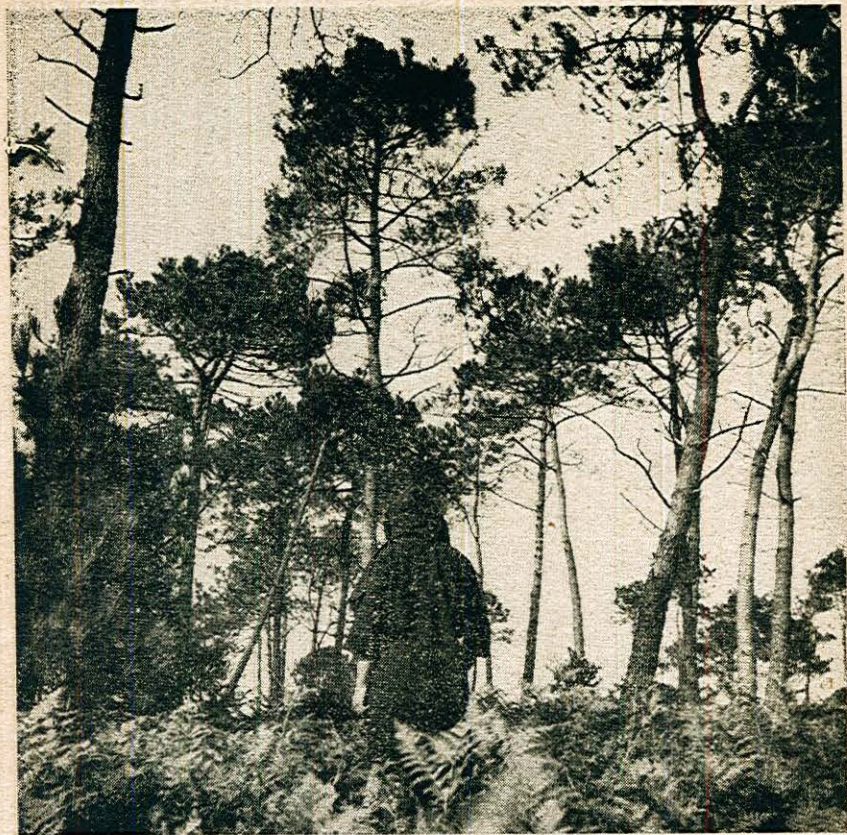
« Pegen kaer ez eo Mamm Jezus.
Pegen dous ha trugarezus. »



A l'âge de vingt ans, le petit mendiant d'Elestrec entre à l'école monastique de Landevennec. Mais Salaün ne semble pas fait pour la vie communautaire... Il rêve, isolé, dans les terres du Moustier, le regard fixé sur les bois d'alentour. Il n'est guère disposé pour les études. Les Pères comprennent bientôt que le Frère Salaün n'est pas marqué par Dieu pour cette vie monastique. Paternellement, le Prieur lui dit :

— « *Gwelloc'h eo evidout va mab. beza manac'h en hor c'hoajou evel hon tadou Korantin, Hervé pe Ronan.* »

(Mieux pour toi, mon fils, être ermite dans nos forêts, comme nos Pères Corentin, Hervé ou Ronan.)



Conseillé d'imiter les premiers compagnons de Saint Gwenolé et nos vieux ermites bretons, Salaün quitte le Monastère et choisit sa première retraite dans le bois de Lampigou, en terre bénie de Landevennec.

Là, il vivra heureux et fera le vœu de ne parler aux hommes que pour prononcer le nom de Celle dont il a décidé d'être le serviteur effacé : la Vierge Marie.

Salaün, pauvre de Dieu et de Notre-Dame, ne connaît plus que ces mots : *Ave Maria ! O Maria !*



L'Esprit qui avait poussé Salaün vers l'Abbaye de Saint-Gwenolé, en vue de sa formation, le ramène, vingt ans plus tard, sur le théâtre choisi par la Providence pour l'accomplissement de ses desseins mystérieux.

Dans la profonde forêt de Lesneven, sa terre natale, Salaün bâtit son ermitage au bord d'une fontaine, à l'ombre d'un vieil arbre tordu... Les feuilles chantent dans leurs ramures pour l'accueillir :

*« Aman pell diouz an trouz hag holl sajar ar bed.
Ar maeziou am c'helenn kenkoulz hag ar gouizieka doktored. »
« Ici loin de tout bruit et du tumulte du monde
La nature m'enseigne mieux que les plus savants docteurs. »*



De ce bois, Salaün fait son cloître et chante à sa mode les louanges à la Vierge. On le voit se balancer à son arbre, en lançant aux quatre vents du ciel son cri : O Maria !

Mais le bûcheron comme le seigneur, ne voient en lui qu'un fou...
Ar Fol... Ce sobriquet restera à jamais attaché à son nom : *Salaün ar Fol*.

Dès l'angelus il se rend à la petite église d'Elestrec, marchant humblement aux côtés des châtelains, s'effaçant pour laisser passer les puissants de la terre, et assistant discrètement dans l'ombre d'un pilier, à l'office divin. Mais sa joie est grande, car la Dame éternellement belle et jeune lui sourit toujours : Notre-Dame... *An Itron Varia*.



Après la messe, en invoquant le nom de Marie, Salaün ar Fol mendie son pain :

— *Ave Maria ! Salaün a zebfre bara !* (Salaün mangerait bien du pain).

Il lui arrive de récolter plus de refus que d'aumônes, d'être chassé comme un vulgaire maraudeur. Il a la consolation d'être accueilli des enfants qui, sans méchanceté, le taquent, et ont grand plaisir à danser une gavotte autour de lui...

Cependant, par son abord avenant, Salaün ar Fol semble ouvrir le ciel aux plus tristes, aux plus désolés, comme cette jeune infirme qui, chaque matin, près de l'âtre, attend sa visite pour lui offrir son « *tamm bara* » et recevoir en échange un sourire, un *Ave Maria* réconfortant...



A cette époque, la Guerre de Succession de Bretagne ravage le pays. Jean de Montfort et Charles de Blois se disputent le trône ducal... La population a beaucoup à souffrir de cette lutte qui déchirent les fils de Bretagne, les dresse les uns contre les autres...

Un jour que des soldats en campagne poursuivent la « Biche », une voix retentit dans la forêt : *O Maria !* C'est Salaün. Les soldats furieux se jettent sur l'importun, et le jugeant suspect lui font subir un interrogatoire rapide :

— De quel parti est ce truand ?



— Allons répond ! Blois ou Montfort ?... Bleiz pe Montfort ? Salaün garde d'abord le silence, et se décide enfin à parler. Calmement il fait cette réponse aux soldats :

— *Ne doun na Bleiz, na Montfort ! Me zo servicher ar Werc'hez Vari !*

— Ne suis ni Blois ni Montfort ! Je suis le serviteur de la Vierge Marie. »

Les soldats restent interdits puis éclatent de rire. Non, cet individu n'est guère dangereux. Ce n'est ni plus ni moins qu'une pauvre fou. Et ils le laissent partir.

En vérité, l'Esprit Saint a délié la langue de Salaün pour lui permettre de faire sa profession de foi.



Malgré les malheurs de la guerre, on chante, on s'amuse, on festoie dans les tavernes... Salaün, poursuivant sa quête quotidienne, s'aventure sur le seuil d'une de ces auberges où la bonne chère ne fait point défaut. Mais son salut angélique : « Ave Maria » est accueilli par des rires et des plaisanteries grossières. Ribaudes et gais lurons s'en donnent à cœur joie. Salaün lance un regard douloureux sur cette assemblée qui se complait dans la luxure. Pour se débarrasser de ce témoin gênant on lui jette un os rongé, et pour qu'il deguerpisse au plus vite, un soudard et une ribaude laissent libre cours à leur débauche. Salaün écoeuré se retire, et regagne sa forêt, l'âme attristée par le spectacle de tant de pêchés.



« *Aman pell diouz an trouz hag holl safar ar bed* »...

Ici loin des bruits et du tumulte du monde », il retrouve la paix... Il fortifie son corps par des croûtons de pain assaisonnés de l'eau de sa fontaine... Il se mortifie par des bains pénitentiels et lance son cri de tendresse et de douleur : O Maria !

Pendant près de quarante ans, Salaün ar Fol mènera cette vie d'austérité et de pénitence. Un jour d'automne, des enfants en ramassant du bois mort l'aperçoivent étendu, et l'un d'eux s'avise de le réveiller en lui chatouillant la plante des pieds. Mais Salaün ne bronche pas. Affolés, les enfants se sauvent, et courent annoncer la nouvelle :



Salaün ar Fol, cet homme de rien, est mort, privé de tout seccurs humain... Sans bruit, sans parade, ses voisins l'enterrent là où il a vécu. La terre est son unique linceul. Une dernière prière monte sous la futaie :

*O Mari, leun a druez — Rentit prim me ho ped.
D'ar re varo ar vuhez - ha pa vezint pardonet -
Ma'z aint dre ho madelez - da repoz ha da welet,
Doue e kreiz an Elez !*

Dans le bruissement des feuilles qui tombent, les voix des Ames bienheureuses forment un chœur dans l'Au-delà, venant accueillir en ce jour de la Toussaint de l'an 1350, celle de Salaün le Pur... qui sera bien vite oublié des vivants !



Mais Notre-Dame veille sur son serviteur !

Sous le ciel gris et bas de l'hiver breton, un cavalier longe les grèves et après s'être orienté, il lance sa monture vers le Moustier de Saint-Gwenolé, en Landevennec.

Il a l'ordre de remettre au Père Abbé, un message de la part du Doyen de Lesneven. Avec émotion Dom Jehan de Langoueznou prend connaissance de la mystérieuse missive :

« Mon bon frère en Jésus-Christ,

Par la présente, je vous mande qu'aux environs de notre ville de Lesneven est advenue inouïe et très admirable merveille qui est proprement vraie de par Dieu, dont est chacun en ce diocèse grandement étonné et édifié. Ne vous en dis pas plus pour ne point gâter la surprise. Venez et verrez de vos yeux. »



Le lendemain, dès l'aube, Dom Jehan de Langoueznou, prend la route de Lesneven, tandis que l'étrange nouvelle se répand de ville en ville, de village en village...

« *Kristenien, selaouit mat hag a klevoc'h ar c'helou bras. Eur Burzud a zo zo c'hoarvezet war bez Salaun ar Fol. Doue r'hen bardono.* »

« Bonnes et dévotes gens, oyez : Est advenue inouïe et très admirable merveille sur la tombe de Salaün ar Fol, Dieu ait son âme », lance le crieur des Trépassés.

Paysans, bourgeois, gentilhommes, religieux, bardes errants, pauvres et riches, se dirigent intrigués vers la forêt de Lesneven où Salaün a été enseveli...



Et que voient-ils ?

Un lys, en pleine floraison, sur la tombe de Salaün ar Fol, et portant en lettres d'or dans son calice : *Ave Maria*.

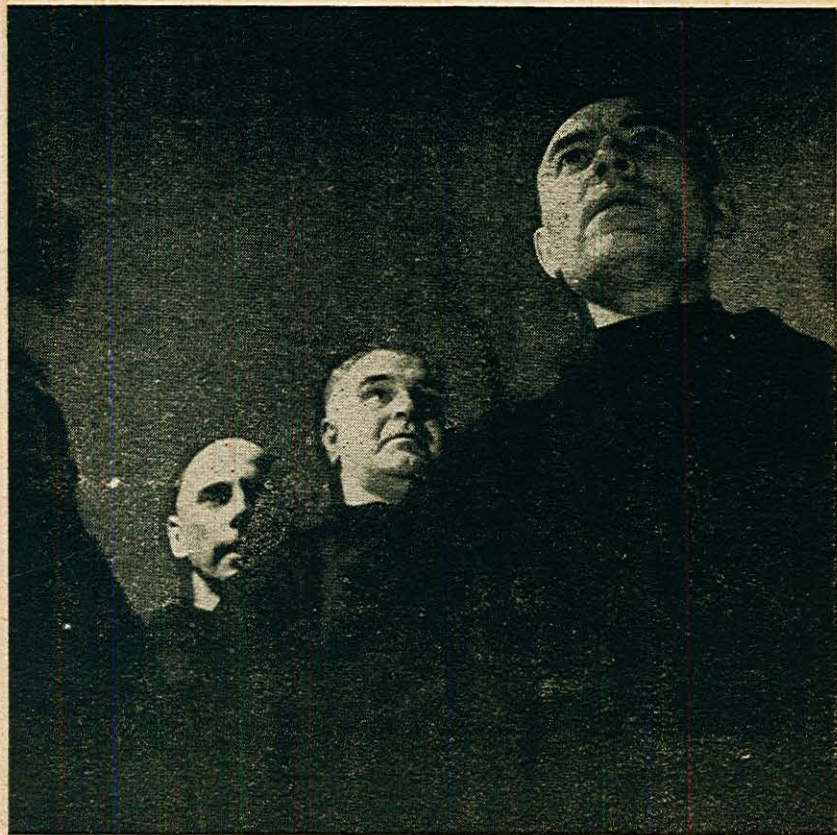
Dieu aurait-il permis un prodige en faveur de cet être méprisé qu'eût été Salaün ? Le Père Abbé de Landevennec donne l'ordre d'ouvrir la tombe.

Alors le prodige éclate dans toute son ampleur : les racines du lys prennent naissance dans la bouche de Salaün. L'*Ave Maria* ne s'est donc pas éteint sur les lèvres de l'ermite expirant.

Emus, bouleversés, le Père Abbé et toute la foule entonnent le Magnificat :

Deposuit potentes de sede - Et Exaltavit humiles.

Elle a destitué les puissants - et élevé les humbles !



Rentré à son monastère, Jehan de Langoueznou transcrit le miracle dont il a été témoin :

« Je, Jehan de Langoueznou, abbé du Moustier de Gwenolé en Landevennec, ay été présent au Miracle ci-dessus, et l'ay vu et ouy, cy l'ay mis par écrit. En l'honneur de Dieu et de la benoïste Vierge Marie, et afin que je puisse mériter d'avoir place de repos éternel avec le simple et pauvre Salaün, j'ay composé un cantique en latin pour les trépassés auquel il y a six fois : O Maria ! »

Et les fils de Saint Gwénolé font entendre le « *Languentibus in purgatorio* » sous les voûtes du cloître; tandis que leurs voix reprennent le cri de Salaün « O Maria » les anges viennent baiser le front du serviteur breton de la reine des Cieux...



Désirant réhabiliter celui qu'ils avaient méconnu, gens d'Eglise, gentils-hommes et gens du peuple, décident, malgré le malheur des temps, d'élever sur la tombe de Salaün un gigantesque Ave Maria de pierre.

Pour glorifier celui qui avait eu la folie de la Vierge, est ciselé somptueusement le dur granit breton. Une richesse d'ornementation apparaît dans les arcs de pierre, des pyramides en aiguilles, des guirlandes ouvragées. Le misérable ermitage de Salaün ar Fol est devenu le merveilleux palais de la Reine du Ciel.



Et là viennent s'agenouiller les princes de Bretagne implorant Notre-Dame du Folgoët, Notre-Dame du Fou du Bois.

Le sobriquet est devenu un titre de gloire.

A leur tête, Jean V le Magnifique et son épouse Jeanne de France confient le Duché à la Madone de Salaün :

*Meuleudi dit, o Yann, hag hon Aotrou,
Te hag a reas eus hor Breiz eur baradoz an Douar...
Diazeour meur ar Folgoet, bennoz an Itron Varia warnout...*

Loué, sois-tu, Jehan, notre souverain...
Toi qui fis de notre Bretagne un paradis terrestre
Insigne bienfaiteur du Folgoët, sois béni de Notre-Dame.



Et le Royal Duc remercie la Vierge bretonne par excellence qui fait « du pays de Bretagne un vrai paradis terrestre » pendant que le royaume de France est en grande détresse...

Jean V prie alors Messire Yvon Milbeo, premier chapelain du Folgoët, d'adresser en son nom l'hommage et l'admiration de la Bretagne à Jeanne d'Arc.

En présence de son compagnon d'armes, Arthur de Richemont, frère de Jean V, accouru avec une armée de volontaires bretons, la Pucelle reconnaissante fait déployer au camp de Beaugency la bannière de Bretagne près de son étendard... Pezrona, de Gurunhuel, compagne de Jeanne, qui devait comme elle périr sur le bûcher, rit aux hermines de son pays flottant dans le ciel de France...



Les plus illustres familles bretonnes rassemblées autour de celui qui fut rebaptisé du monde, lui forment un blason de gloire et de noblesse dans le sillage d'Anne de Bretagne. Le Folgoët devient un des pèlerinages préférés de notre Duchesse et Reine. Anne enrichit la Merveille du Léon d'une statue de Jean V le Bâisseur et d'un majestueux porche des apôtres.

Anne confie à la Vierge de Salaün ses joies, ses peines et ses Bretons, et dépose à ses pieds des dons royaux : croix processionnelle et vases sacrés en vermeil.

Avant de quitter le Folgoët, la première dame de Bretagne et de France s'agenouille à la fontaine de Salaün et se signe avec cette eau de paradis.



Le 10 août 1512, Hervé de Portzmoguer, gentilhomme du pays de Léon, commandant la « Cordelière » un des plus beaux vaisseaux de la flotte bretonne, aperçoit au large de Saint-Mathieu l'escadre anglaise...

Portzmoguer, pressant l'attaque, fait sonner le branle-bas. Touchée par les boulets anglais, la « Cordelière » prend feu. La situation devenant désespérée, Portzmoguer veut que l'ennemi s'abîme dans le même gouffre que lui. Il accroche la « Cordelière » au vaisseau amiral anglais « Le Régant ». Les deux bâtiments brûlent bientôt comme chenevottes.



Les glas des clochers du Léon mêlent leur plainte aux sanglots de la mer.. Un service solennel est célébré dans la basilique du Folgoët pour les glorieuses victimes de la « Cordelière » et son capitaine héroïque.

Les familles des péris implorent la compassion de Notre-Dame. Et Anne de Bretagne, qui avait fait bâtir et armer la « Cordelière », apprenant le drame naval de la Saint Laurent, proclame Hervé de Portzmoguer :

« Loyal breton que nul son nom n'efface. »



Après trois siècles de splendeur, le Folgoët connaîtra l'abomination. La tourmente révolutionnaire va s'abattre dans toute sa fureur sur la Merveille du Léon.

Le chef conventionnel du district de Lesneven donne l'ordre d'anéantir ce qui fut ciselé avec tant d'amour pour la Vierge et son serviteur Salaün :

— Citoyens, les portails de nos églises gothiques ne subsistent que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire... Il faut effacer cette honte.

Au chant de la Carmagnole, les sans-culottes brisent les statues des saints qui ornent la basilique, martellent les écussons des familles bienfaitrices, s'acharnent sur le colvaire, un des plus beaux de Bretagne...



Les trésors offerts par les Princes de Bretagne et de France à Notre-Dame du Folgoët sont enlevés, profanés, volés.

La population, terrorisée, pleure impuissante en entendant la plainte des cloches qui saluèrent tant de pèlerins pendant des siècles, maintenant brisées pour devenir des gueules de canons.

Cependant, grâce au courage d'un paysan, la précieuse image de la Madone du Léon, échappe au marteau des profanateurs. Elle restera cachée pendant la tourmente. Mais le Folgoët a-t-il cessé d'être la Maison de Dieu ?



Les événements semblent, hélas, le confirmer. Vendue à un fripier brestois, le citoyen Anquetil, la sainte Chapelle des Bretons est transformée en grange, en écurie, en caserne, et retentit des chants révolutionnaires.

1793 ! L'année terrible ! Au son des fifres et des tambours une nouvelle procession s'achemine vers le Folgoët. Le sanctuaire de Marie va devenir le temple de la déesse Raison. Mais la population indignée, ne s'associe pas à cet étrange culte, où l'on voit une femme coiffée du bonnet phrygien, trôner sur l'autel encensé par des fanatiques...



Pendant ce temps, la ci-devant Sainte Vierge est vénérée en secret dans une ferme du Léon... Le soir venu, les hommes, les femmes, les enfants, viennent prier Notre-Dame du Folgoët, dissimulée dans un lit-clos. Tard dans la nuit, les litanies bretonnes montent vers Notre-Dame, pour implorer son retour dans son palais, hélas profané. Seul le cri d'alerte de la chouette, lancé par les sentinelles interrompt les prières. Mais le secret reste bien gardé. Les langues se taisent. Les patrouilles des Bleus ne sauront jamais où se cache la Vierge proscrite.



La terreur révolutionnaire passée, Notre-Dame du Folgoët est ramenée triomphalement dans sa sainte Chapelle, le 8 septembre 1808.

Escortée par tout un peuple en habits de fête, la Vierge de Salaün reprend possession de sa Maison. Un chant de victoire, de reconnaissance éclate. L'émotion se lit sur les visages : vieux et jeunes ont passé ces dures années farouchement obstinés dans leur dévotion en la Dame de Salaün. L'horizon semble s'éclaircir :

Te Deum laudamus !

Laudamus nomen tuum in seculum saeculi...

Cependant le danger n'est pas passé.

« Miserere mei nostri... »



En effet, l'Esprit des Ténèbres veille toujours sur le sanctuaire. Le fripier Anquetil pour tirer un meilleur profit de son « bien national » décide de le vendre à des entrepreneurs « à tant la toise, à tant la pierre. »

Alerté le recteur de Guicquelleau conjure ses paroissiens de ne pas laisser le Folgoët entre ces mains impies :

— *Ar Folgoët diskaret, eun ti da Zoue ha d'E Vamm a neubeutoc'h war douar Breiz ! ha pebez ti.*

« Bretons, mes frères, le Folgoët abattu, ce sera une maison à Dieu et à sa Mère de moins sur la terre bretonne. Et quelle Maison. »



Ces paroles ont un profond écho dans le cœur des Léonards. Alors, bouleversés au cri d'alarme de leur recteur, douze paroissiens se cotisent pour racheter le Folgoët au citoyen Anquetil :

François Uguen, instituteur; Anne le Gall et François le Gall; Hervé le Goff; Marie-Anne André; Guillaume Loaec; Jean Arzur; Yann Toutouz; Jean Gac; Yves Laot; Laou Kerbrat; Gabriel Abjean, maire de Ploudaniel, ont sauvé le Folgoët de la mort.

Dalc'homp sonj !



Quatre-vingts ans plus tard, Notre-Dame du Folgoët reçoit des mains du Souverain Pontife, les honneurs du Couronnement, le 8 septembre 1888, en présence de milliers de pèlerins accourus de toute la Bretagne.

Après l'avoir cueilli sur les lèvres de Salaün, c'est comme un diadème, que la Bretagne attache l'Ave Maria au front de Marie.

Et de nos jours, de l'Arvor à l'Argoat, les pardonneurs marchent vers le Folgoët toujours de plus en plus nombreux :

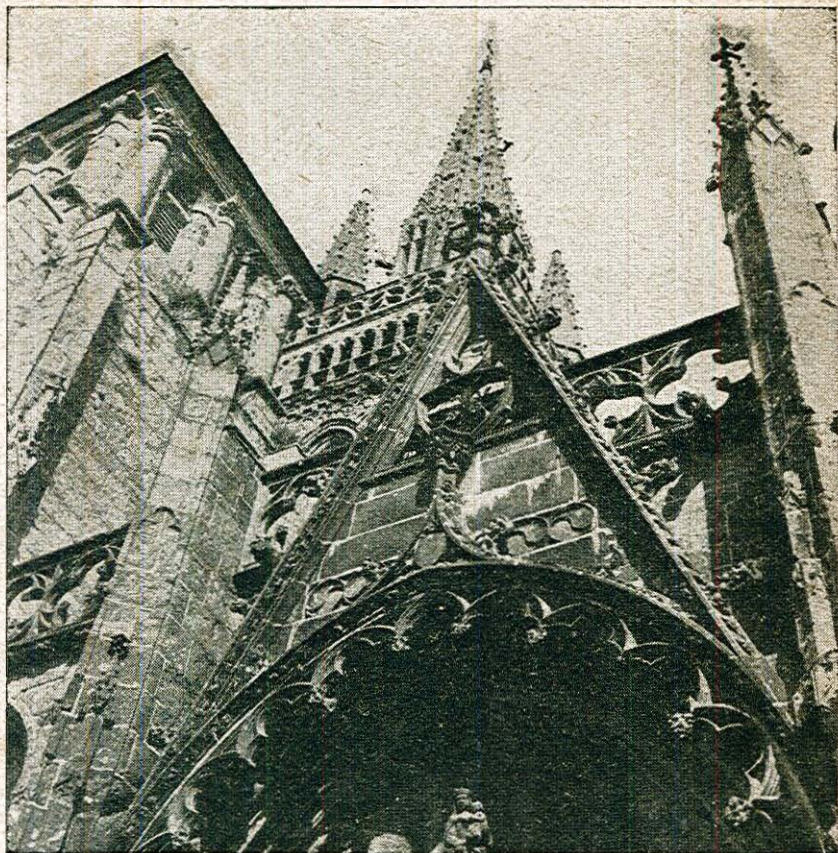
*Eus an Arvor, ar gorre.
Ni deu d'ho saludi
Holl ez omp ho pugale.
Holl e karomp Mari.*



Le Folgoët a retrouvé son antique splendeur. Si on ne revoit plus les étendards des Ducs ni les hennins d'autrefois, les lourdes bannières aux riches broderies s'avancent vers Notre-Dame, escortées par celles que l'on nomme aujourd'hui les Princesses du Léon.

Au chant du célèbre cantique « Patronez dous ar Folgoat » mêlé à la voix des cloches, l'Ave Maria de Salaün retentit au fond des cœurs bretons, e kreiz kalonou Breiz !

*Ma klevit mat hor pedenn
Mirit na d'aimp da goll;
Ma c'hellimp kana laouen,
Evel Salaün ar Fôl :
O Mari ! O Maria !*



(Photos Ronan Caerleon)

**ASSOCIATION
CINEMATOGRAPHIQUE
FOLKLORIQUE
ET CULTURELLE**



**CENTRE
DE DIFFUSION**
55, rue La Fontaine
FONTENAY-AUX-ROSES
(Seine)

(Agréée par le Ministère de l'Éducation Nationale)